

MARUYAMA Masao, *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, Jacques JOLY (trad.), préface de Géraldine MUHLMANN

Paris, Les Belles Lettres, collection Japon « non fiction », 2018, 530 p.

Guillaume Carré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4470>

ISSN : 2189-1893

Éditeur :

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

Édition imprimée

Date de publication : 23 janvier 2019

Pagination : 367-373

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Guillaume Carré, « MARUYAMA Masao, *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, Jacques JOLY (trad.), préface de Géraldine MUHLMANN », *Ebisu* [En ligne], 56 | 2019, mis en ligne le 24 décembre 2019, consulté le 17 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4470>

© MARUYAMA Masao,
*Essais sur l'histoire de la pensée
 politique au Japon*, Jacques JOLY
 (trad.), préface de Géraldine
 MUHLMANN, Paris, Les Belles
 Lettres, collection Japon « non
 fiction », 2018, 530 p.

Maruyama Masao 丸山眞男 est sans conteste l'un des acteurs majeurs du monde intellectuel de l'après-guerre au Japon, dont l'influence a pu être comparée à celle d'un Jean-Paul Sartre, comme figure de l'engagement, à une Hannah Arendt, pour son opiniâtreté à analyser les raisons du naufrage de l'esprit humain au ^{xx}e siècle, mais qu'on pourrait aussi rapprocher de personnalités comme Raymond Aron ou René Rémond, et de leur postérité dans les sciences politiques. On ne disposait cependant que de peu de ressources en langue française pour aborder son œuvre, à part une traduction par Jacques Joly en 1996 du premier des trois essais séminaux rédigés par le jeune Maruyama, à la veille et dans les premiers mois de la guerre du Pacifique, avant son incorporation dans l'armée impériale¹. Lors de cette expérience, l'horreur des champs de bataille lui sera épargnée, mais pas celle de la

maladie, ni surtout celle du bombardement atomique de Hiroshima. Cette édition parue aux PUF était depuis longtemps épuisée, et il faut donc saluer les Belles Lettres pour la reprise de cette traduction accompagnée de celle des deux autres essais encore inédits, toujours par Jacques Joly, avec un imposant appareil critique, un index des noms japonais et chinois, une introduction très éclairante du traducteur, une préface de Géraldine Muhlmann qui souligne tout le profit que peuvent retirer de cette lecture des non-spécialistes du Japon, et une bibliographie avant tout destinée aux lecteurs de langues occidentales désireux d'approfondir leurs connaissances, donc naturellement plutôt brève, mais néanmoins suffisamment consistante.

Ces *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon* témoignent d'une lucidité et d'une maturité étonnantes, à une époque où nombre d'intellectuels japonais, et non des moindres, faisaient une allégeance plus ou moins sincère à l'hystérie nationaliste ambiante, chez ce jeune assistant de l'université de Tokyo qui s'interrogeait sur les racines de l'étrange et fatale folie qui s'était emparée de son pays. Comme le rappelle Jacques Joly dans son introduction, le milieu familial peut expliquer une certaine influence des idées libérales chez Maruyama. Et bien qu'une

formation intellectuelle pétrie de philosophie allemande ne se soit certes pas avérée le meilleur antidote contre les crises de folie furieuse du ^{xx}^e siècle, elle fut certainement déterminante dans sa volonté d'analyser les mécanismes profonds de l'abdication intellectuelle et morale des années 1930 : Maruyama s'imprégna de l'école de Francfort, en particulier Franz Borkenau, des néokantiens de l'école de Bade, comme Heinrich Rickert, et même, dans un tout autre ordre d'idée, de Carl Schmitt. Ces auteurs imprimèrent chez lui le goût de la réflexion rigoureuse et argumentée, et pour certains d'entre eux du moins, la conviction que la politique ne devait pas transiger avec l'exigence éthique. Toutefois, dans ces essais, ce n'est pas la voie de la pure conceptualisation et de la théorie politique qu'a choisie Maruyama, mais celle de l'histoire intellectuelle. Cette posture d'historien dut l'aider à déjouer la vigilance de la censure qui laissa passer des textes recelant pourtant une critique sans concession de l'esprit du temps et un plaidoyer pour la conscience morale du sujet politique ; mais elle était basée avant tout sur une démarche empirique, appuyée sur une érudition aussi profonde que pénétrante, et exigée par les préoccupations mêmes de l'auteur².

C'est que Maruyama, même s'il cherche des éléments de réponse dans

les concepts et les modèles à portée universelle de la philosophie, pose une question latente qui demeure étroitement liée à une évolution historique bien particulière : pourquoi les « Lumières » de Meiji ont-elles finalement accouché d'une nation prête à basculer dans la démence ? Le parallèle est évident avec les interrogations d'intellectuels allemands comme Borkenau face à la montée du nazisme. Mais en fait, les marxistes japonais avaient déjà jeté les prémisses de cette interrogation dans les années 1930, avant que la répression croissante du régime militariste ne les réduise au silence : ils voyaient en effet dans Meiji une révolution avortée, ou pire encore, une sorte de simulacre de révolution bourgeoise, qui n'avait fait que reconfigurer des formes de domination féodales, déguisées en régime parlementaire. Ils attribuaient naturellement cet « échec » à des causes économiques, mais Maruyama était d'un autre avis : la continuité qu'il percevait entre des régimes aussi différents que le Japon des Tokugawa et l'État issu de Meiji, résidait dans la maturation lente de représentations de l'autorité et de la légitimité politiques, et aussi de l'identité nationale, dont le système impérial constituait l'aboutissement.

L'histoire intellectuelle qu'initia Maruyama introduisait des innovations fondamentales par rapport à

l'histoire culturelle ou politique des Tokugawa étudiée par quelques pionniers avant lui, en ce qu'il ne s'attacha pas tant à l'étude des évolutions formelles ou des institutions, mais bien à la naissance d'une nouvelle conception de l'individu et de la morale, et donc du rapport à l'autorité, génératrice d'une autonomisation du politique. Maruyama pensait que cette naissance du « sujet » moderne, issue de la séparation entre sphères publique et privée, n'avait pu se produire qu'au prix d'une rupture avec une tradition chinoise et confucéenne qui établissait un continuum entre ordre naturel, morale, et gouvernement des hommes. Le paradoxe immédiatement perçu par Maruyama Masao était qu'un tel résultat ne pouvait s'expliquer que par une évolution interne du néoconfucianisme japonais, puisque cette doctrine était devenue la référence intellectuelle majeure du Japon prémoderne, en lieu et place du bouddhisme qui avait dominé la période médiévale. Maruyama insiste tout particulièrement dans le premier essai sur le rôle fondamental qu'a joué selon lui Ogyū Sorai 荻生徂徠 : sa relecture des classiques confucéens a redéfini au début du XVIII^e siècle la morale comme pure invention des sages de l'antiquité chinoise, alors qu'il se faisait dans le même temps l'ardent avocat d'un renforcement de l'autorité shogunale

et d'une centralisation du pouvoir, sur le modèle de l'empire chinois.

Sorai est donc, pour Maruyama, à l'origine de deux moments capitaux dans l'histoire de la pensée politique au Japon : d'une part, il sépare le domaine privé de la morale commune basée sur les sentiments humains, de l'élaboration formelle complexe du rituel qui met fin à l'état de nature, non seulement avec des modèles de civilité et de comportement, mais surtout en devenant la matrice des institutions politiques « civilisées » ; et d'autre part, tout en demeurant fidèle au gouvernement des guerriers, Sorai envisage la construction d'un État aux tendances absolutistes (les ressemblances avec Hobbes ont souvent été soulignées). Les possibilités d'émancipation du sujet, avec la fin de la confusion entre famille, société et système politique, caractéristique de la féodalité, sont donc immédiatement contrecarrées par un système oppressif fondé sur l'obéissance, où l'autorité s'exerce verticalement et qui, à terme, peut donner naissance à un régime politique fabricant sa propre définition de la morale : une réflexion sur laquelle plane aussi l'ombre de Carl Schmitt, dont Maruyama fut un lecteur précoce, et de la montée des fascismes.

Sorai avait ouvert la brèche pour une critique encore plus radicale de la tradition chinoise, désormais

dépourvue de tout fondement métaphysique, et d'une identification avec la loi naturelle. Maruyama dessine ainsi, dans les deuxième et troisième essais, un panorama de la pensée critique des institutions sous les Tokugawa, où l'argument de leur supposée artificialité a d'ailleurs pu aussi être retourné pour conclure à leur caractère néfaste, comme chez Andō Shōeki 安藤昌益, dont Jacques Joly est un éminent spécialiste³. Mais c'est surtout à une généalogie du courant « proto-nationaliste » des « études nationales » que s'attache Maruyama Masao, en liant la désacralisation de plus en plus virulente du modèle chinois portée par les tenants de cette école, à l'influence de Sorai et du courant confucéen des études anciennes (*kogaku* 古学 ou *kobunjigaku* 古文辞学) issu de ses enseignements. Le fonds de morale confucéenne, toujours bien présent chez ces penseurs japonais « indigénistes » (qu'on affuble désormais de l'épithète anglophonoïde, mais plus politiquement correcte sans doute, de « nativistes »), se masquait sous une référence non plus à un ordre naturel, mais à des traditions nationales remontant aux origines mythiques du pays, et donc de la lignée impériale. Ainsi s'étaient mis en place les fondements intellectuels d'une contestation violente du système shogunal qui allait mener à son effondrement,

après la crise nationaliste provoquée par l'irruption des puissances étrangères dans l'archipel, puis à la naissance du nouvel État-nation de Meiji.

Alors que l'époque d'Edo elle-même n'avait pas encore réellement trouvé place à l'université, et que les marxistes orthodoxes n'y voyaient qu'un avatar aberrant du féodalisme, Maruyama a donc décelé dans les bouleversements intellectuels de cette période, les ferments d'une modernité japonaise ambiguë, à la fois libératrice des énergies et de la créativité individuelles, mais aussi lourde de tendances à l'autoritarisme et au délire nationaliste. L'intérêt porté par la recherche, y compris en Occident, à l'œuvre d'Ogyū Sorai, doit ainsi beaucoup à Maruyama Masao, devenu une référence incontournable, mais aussi très critiquée, de l'étude des courants de pensée sous le régime des Tokugawa. Olivier Ansart par exemple, dans *L'Empire du rite*, sa magistrale étude sur l'œuvre de Sorai, a bien montré comment Maruyama avait tiré du côté de son argumentation pour établir la « modernité » de Sorai, les idées d'un penseur qui se signala par sa vénération pour les classiques chinois, son enracinement dans l'ordre féodal, et sa condamnation des évolutions de la société de son temps⁴.

Par ailleurs, Maruyama construisait son histoire des idées à partir

d'une connaissance et d'une compréhension de la société du Japon des Tokugawa qui reposaient avant tout sur des matériaux de seconde main, en plus bien entendu, des descriptions et des opinions contenues dans les œuvres qu'il étudiait directement. Ce n'est pas l'un des moindres mérites de Murayama que d'avoir su dépasser l'image en général plutôt négative de l'époque d'Edo qui dominait au Japon depuis l'ère Meiji, pour y rechercher des tendances « modernes » qui ne devaient rien à l'Occident. Il n'empêche que ses exposés de l'évolution de l'archipel sous les Tokugawa dérivent d'une sorte de « légende noire », un peu misérabiliste et accusatrice, qui sera largement remise en cause par la suite, au fur et à mesure du développement des études prémodernes. L'autorité et le statut intellectuels de Maruyama ne doivent pas faire oublier le caractère parfois daté de son savoir historique. Quant à sa vision de la Chine « immobile », figée dans une histoire cyclique et incapable de progrès, à cause de son système de pensée confucéen, elle reprend sans le moindre esprit critique des clichés très répandus à son époque, et qui servaient la bonne conscience des agresseurs impérialistes occidentaux comme japonais. Pourtant, quand Maruyama écrivait ses essais, le célèbre sinologue japonais Naitō Konan 内藤湖南 avait déjà

remis en cause ce préjugé d'une Chine « hors de l'histoire », pour souligner au contraire le caractère, résolument moderne selon lui, de la pensée politique issue du néoconfucianisme des Song. Maruyama a d'ailleurs reconnu son manque de discernement sur ce point dans la postface qu'il rédigea en 1952 pour la réédition de ces textes, et que contient aussi la présente traduction.

Bref, il serait périlleux de ne voir l'époque des Tokugawa qu'à travers l'œuvre de Maruyama, car même lorsqu'il recourait aux témoignages des contemporains de cette période, il n'a pas toujours pris suffisamment de distance par rapport aux assertions des auteurs qu'il étudiait. Il n'en reste pas moins vrai que nous sommes redevables à Maruyama Masao d'avoir démêlé l'écheveau particulièrement embrouillé des mouvements de pensée du Japon prémoderne, pour en restituer les filiations et les influences réciproques; et aussi d'avoir souligné la créativité et l'effervescence féconde des débats intellectuels issus du néoconfucianisme japonais, en dépassant une instrumentalisation par l'histoire ou la politique de la « tradition », à des fins d'explications simplistes ou de propagande rétrograde.

Grâce à la traduction lisible et précise de Jacques Joly, et aux éclaircissements précieux qu'il apporte à la compréhension des textes et de la

personnalité de leur auteur, l'ignorance de l'œuvre de Maruyama en France est moins que jamais excusable. Certes, comme pour toute traduction, les spécialistes pourront discuter tel ou tel choix : par exemple rendre le *seido* 制度 de Sorai par « système », comme on le trouve par endroits dans le texte, est certes conforme à l'usage contemporain, mais le sens de ce terme était un peu différent, plutôt celui « d'institutions » politico-administratives et sociales, et même, en réalité et très concrètement, « d'institutions » politiques et curiales à la chinoise : c'est par exemple le sens de *seido* dans le *Seido-tsū*, *Le Précis des institutions* d'Itō Tōkai 伊藤東涯 ; et ce mot a même pu servir à la fin du shogunat pour traduire « constitution ». Par ailleurs on aurait aimé que figure au début de l'appareil de notes, une liste de la signification des abréviations qui y sont utilisées : le lecteur parfois distrait, comme l'auteur de cette recension, peut en effet oublier en cours de route, ou après une interruption plus ou moins longue, à quoi se réfère ZZQS ou RHSBK (le lecteur curieux de décoder ces mystérieux groupes consonantiques est prié de rechercher leur première occurrence dans le maquis des notes de l'ouvrage).

Mais cela ne diminue en rien la reconnaissance que nous devons à ce travail de traduction exemplaire

de Jacques Joly, qu'on devine aussi patient qu'ardu. Grâce à lui sont mis à la disposition du public, ces textes fondamentaux qui constituent un passage obligé pour tous ceux, curieux d'histoire intellectuelle, qui s'intéresseraient un peu à ce qui s'est passé au Japon, une attitude qu'on souhaiterait plus fréquente à notre époque, où il est de bon ton de remettre en cause la légende dorée (ou noire, c'est selon) de la naissance de la modernité en Occident. De ce point de vue, le petit monde de la philosophie européenne et nord-américaine, trop souvent confit dans l'illusion de son autosuffisance, ferait mieux de s'inspirer de l'attitude intellectuelle d'un Maruyama, bien représentatif de son époque, qui n'hésitait pas pour sortir du champ clos des interprétations convenues, à marier des catégories et modes de pensée venus d'Allemagne à ceux de la Chine et du Japon, afin de produire une pensée nouvelle.

Guillaume CARRÉ
Maître de conférences HDR
à l'EHESS

1. Signalons aussi l'ouvrage récent de Bernard Stevens, *Maruyama Masao. Un regard japonais sur la modernité*, Paris, CNRS éditions, 2018.

2. Selon Oguma Eiji cependant, Maruyama commença à s'intéresser à la pensée politique japonaise (et chinoise)

traditionnelle car « le ministère de l'Éducation voyait d'un mauvais œil qu'une faculté de l'université impériale s'intéresse exclusivement à la pensée occidentale et avait ordonné la création d'un « cours sur l'essence nationale » (*kokutai kōza* 国体講座) » (confié à Maruyama) et qu'il « commença donc ses recherches sur l'histoire de la pensée japonaise sans grand enthousiasme. » Voir Oguma Eiji, « Maruyama Masao : mythe et réalités du “champion de la démocratie de l'après-guerre” », Morvan Perroncel (trad.), *Ebisu. Études japonaises*, 54 (L'après-guerre des intellectuels japonais), 2017 : 13-46 : <https://journals.openedition.org/ebisu/1984> (dernière consultation le 19 septembre 2019).

3. Voir entre autres Joly Jacques, *Le Naturel selon Andō Shōeki. Un type de discours sur la nature et la spontanéité par un maître-confucéen de l'époque Tokugawa, Andō Shōeki, 1703-1762*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1996.

4. Ansart Olivier, *L'Empire du Rite. La pensée politique d'Ogyū Sorai : Japon 1666-1728*, Genève, Librairie Droz, 2009.

© MOLLARD Nicolas (dir.),
La Trajectoire du Japon moderne. Regards critiques des années 1950, Paris, Les Belles Lettres, collection Japon « non fiction », 2018, 224 p.

Après *Le Japon colonial. Les voix de la dissension (1880-1930)*, paru en 2014, le Groupe de Genève livre ici, sous la direction de Nicolas Mollard, la traduction d'un nouvel ensemble de textes, qui enrichit la bibliographie des textes japonais non fictionnels disponibles en français. Accompagnés d'introductions détaillées et de notes nombreuses qui participent à l'intérêt du recueil, les textes retenus ont cette fois en commun de questionner l'histoire du Japon moderne à partir des années 1931-1945, mais aussi, et peut-être surtout, d'avoir été publiés entre 1955 et 1963. Ces interventions de Katō Shūichi 加藤周一, Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔, Hashikawa Bunsō 橋川文三 et Takeuchi Yoshimi 竹内好 marquent en effet un second temps dans l'histoire intellectuelle de l'après-guerre, dont la dynamique se complexifie après une décennie dominée par les critiques du système impérial. Qu'ils s'attachent à élargir l'analyse de la